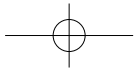
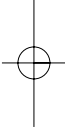
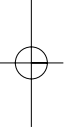


# LA CHAMBRE

UNE NOUVELLE D'YVES NILLY



Une chambre d'hôtel. Pas trop chère. Avec l'essentiel. Un rectangle, toujours, dans les 8 m<sup>2</sup> ? Je n'ai pas mesuré. Aucune séparation entre la nuit et le jour, pas la place, le tout est dédié à la nuit et ses apparences. Un lit, à peine de quoi tourner autour, un lit présent, massif, envahissant. On peut toujours retarder le moment au maximum, il n'y a rien d'autre à faire que de plonger et de se laisser dériver à la surface amidonnée des draps blancs.

Au-dessus, un téléviseur, les chaînes-satellites ne marchent pas, le canal charme est crypté, les cours de la bourse et la météo en clair, Bogota temps humide et des risques d'ouragan dans le Pacifique, le Dow Jones résiste. Les informations en boucle, nous rappelant que la terre est ronde, qu'elle tourne sur elle-même et que chacun de ses habitants tourne également en rond toute sa vie, et qu'il lui est impossible de s'en sortir. Il faut continuer sa rotation, c'est là l'explication des angles droits, absents dans la nature, invention dérisoire de l'homme ; les murs à angle droit, les maisons à angle droit, les écrans rectangulaires, les livres à bords droits, la vie sans courbes, pour fuir les circonvolutions infinies de l'âme. C'est ainsi, jusqu'à notre mort, s'évader dans les angles droits, inlassablement, avec comme dernières volontés sur terre : se faire enterrer quelque part, dans un joli coin.

Le téléphone est posé sur la table de chevet, je vais passer une bonne heure à essayer de programmer le réveil automatique. De toute façon ces téléphones intérieurs ne servent plus jamais, il suffit de décrocher pour s'en assurer, la tonalité a disparu, on peut toujours crier, supplier, il n'y a plus personne à l'autre bout.

La lampe de chevet éclaire trop faiblement, pas assez pour lire, pas besoin de lire. Dans beaucoup de pays, on trouve une bible dans un tiroir. Je lis la bible à l'hôtel et, dans la lumière fatiguée des lampes de chevet, je m'endors dans les évangiles. Genoux à terre, une prière du soir. Mais je ne suis pas à l'étranger.

Inspection de la salle de bains, carrelage vert et les inévitables traces de moisissure entre le mur et le lavabo. Une petite serviette, une serviette moyenne, une serviette tapis de douche, un gobelet en plastique, deux savonnettes. Et l'odeur, une odeur de salle de bains de chambre d'hôtel en dessous de trois étoiles, sans vent, au climat étouffant, déficit chronique de ventilation. La même absence de tonalité que le téléphone, parce que la ventilation ne marche plus, le tuyau d'évacuation d'air n'est pas installé aux normes, il court d'une chambre à l'autre, mais ne s'échappe jamais à l'air libre, il sert juste à propager d'une chambre à l'autre les bruits d'ablutions et d'écoulements. L'odeur de moisi résiste donc.

Même pas de cadre au mur, plus aucun paysage, juste les consignes en cas d'incendie, ne pas paniquer, porte fermée et attendre.

La moquette est propre. Pas au point de me coucher par terre, à côté du lit, dommage. Les à-côtés de la vie sont précieux, sans parler des débordements, sortir des limites.

Soixante-quatre cintres en fil de fer. C'est exagéré pour une chambre. Ils accueillent peut-être des groupes.

Il y a une couverture d'appoint, personne n'utilise jamais les couvertures d'appoint, mais elles sont là, elles doivent servir à autre chose, mais je ne sais pas quoi, je n'ai pas réponse à tout.

J'ai fait le tour. Et comme à chaque fois je me dis que cette chambre aurait pu héberger quelqu'un d'autre que moi cette nuit, que des milliers de personnes se posent au même moment ces questions sur le nombre de cintres et la taille de plus en plus petite des savonnettes, dans des milliers de chambres identiques, qu'elles aient vue sur l'océan, sur les sommets, sur une zone de fret aérien ou sur une campagne anonyme.

Il ne s'agit pas pour autant de choisir sa chambre n'importe comment. Le parking ne doit pas être loin, seule possibilité de fuite, lorsque les cloisons de la chambre deviennent trop étanches, aussi étanches que celles de notre esprit et qu'il ne nous reste plus que la fuite avant l'implosion.

Ici, on a sa place réservée sur terre, c'est une justification de l'existence. Avoir réservé puis occupé une chambre d'hôtel et partager généreusement avec des milliers d'autres êtres humains les mêmes gestes. Jeter notre serviette par terre, vérifier l'état de propreté de la lunette des toilettes, réparer le faux contact dans la prise d'antenne télévision, ricaner en s'apercevant encore une fois que quelqu'un a oublié ça dans le bar-frigo, je ne vous dis pas quoi, vous le savez bien, vous savez ce qu'on range soigneusement dans le petit bar réfrigéré et qu'on oublie ensuite, dans l'égarement des sens ou dans la précipitation du matin - j'ai le temps, mais je veux quand même être parmi les premiers au petit-déjeuner, alors je me presse et j'hésite entre deux paires de chaussettes et j'oublie ça dans le petit réfrigérateur qui fait du bruit toute la nuit.

Ici, dans cette chambre, la folie du monde, ses dérives et ses sollicitations permanentes, n'entrent pas. C'est ma république d'une nuit, je la gouverne seul, j'ai les pleins pouvoirs.

Je peux sans danger risquer un pied dans le couloir. Tout est fait pour que le client reste anonyme, ne croise personne. Nous sommes tous loin de chez nous, sans autres repères familiers que notre brosse à dents, et nous sommes libres.

Je commence à guetter les allées et venues sur le parking. On reconnaît à leur voiture les clients qui vont mettre la télé trop fort, ceux qui vont boire un peu trop, ceux qui vont faire l'amour bruyamment, et ceux qui vont disparaître dans les draps, qu'on ne retrouvera pas au

petit-déjeuner demain matin, disparus, le lit refait, les serviettes soigneusement pliées, la douche rincée. Ils étaient là, mais ils ont effacé toute trace de leur nuit.

L'heure avance, j'entends les premiers soupirs, les premières voix post-synchronisées. J'imagine des clients en slip devant leur télé, d'autres en train de cirer leurs chaussures avec le drap du dessus, de pousser les miettes sous le lit, d'ouvrir une minuscule bouteille de champagne chaud, ou de risquer la première caresse.

J'ai de la chance. Ici, la minute d'attente ne me coûte pas trop cher. J'imagine l'hôtel quatre étoiles, le prix de la minute d'attente rendrait encore plus insupportable. Mes nerfs sont moins à vif, mon inquiétude est tranquille, j'ai cette délicieuse impression d'économiser de l'angoisse.

L'inversement proportionnel. Dans un palace feutré, tout le monde cherche à se croiser, se voir et se faire voir, mais ici, le parking est vaste, les couloirs saturés de lumière crue, pourtant nous restons tous anonymes.

On peut sortir et entrer vingt fois dans sa chambre, on ne verra personne, alors que dans un palace, vous entrebâillez votre porte et glissez la tête dehors et vous êtes sûr de voir quelqu'un et de devoir lui dire "bonsoir" parce qu'il se trouve justement là, à ce moment-là.

J'entends d'autres clients de l'hôtel, mais je ne les vois pas, une fois sortis de leur voiture sur le parking.

Chacun commence à exister comme s'il était seul au monde, en montant le volume du téléviseur, en laissant couler l'eau de la douche sans rester dessous, en dansant sur le lit, serviette nouée autour de la taille. En chantant des chansons stupides qu'il n'oserait pas chanter

ailleurs, en mettant ses chaussures dans le petit frigo parce qu'il paraît que cela enlève les mauvaises odeurs. Délicieuse sensation de gouverner le monde, avec une vision grand-angle, depuis le sommet du lit, sur les confins de l'univers.

Cela commence à faire long l'attente. Jouer au maître de l'univers ne m'intéresse plus autant. J'ai allumé la télé moi aussi, il y a du football, des gens en train de rire autour d'une table avec un décor rose derrière eux, un arbitre qui siffle, une herbe verte, des décolletés plongeants et des yeux vides.

J'ai donné un faux nom à la réception. On ne m'avait pourtant rien demandé, mais j'ai eu envie, j'ai insisté pour remplir une fiche avec ce faux nom, et j'ai demandé s'il n'y avait pas de message pour mon faux moi. La jeune fille a accepté, elle s'en doutait, comprenait. Elle aussi avait l'air fausse.

Et maintenant ? Passager clandestin, tueur, proxénète ? La fille de la réception n'attend qu'une chose, laisser la place au veilleur de nuit, elle a peur de moi, j'en suis sûr.

Personne ne sait qui je suis réellement, personne. L'anonymat de la chambre et de ses occupants, quel bonheur. Je suis le seul, seul à savoir qui je suis, personne pour me juger, personne pour me contredire, personne pour me supporter, m'écouter. Je suis moi. Enfin. Et un étrange sentiment m'envahit, un plaisir intense me submerge, comme on dit dans les romans de gare. Je suis le seul à pouvoir donner des réponses sur moi et même poser des questions sur moi. Je n'ai rien connu de plus fort. À part la fois où, tout petit, le prestidigitateur s'est adressé à moi, me demandant de prendre une carte, moi, au premier rang, les cheveux rasés et ma chemise à carreaux portée toute la semaine, les regards fixés sur moi, je vais être la risée. J'étais venu regarder le monde, spectateur du monde et me

voilà spectacle du monde. J'avais envie de tuer ce prestidigitateur à la forte odeur de transpiration et de fond de teint. Aujourd'hui, ce soir, je l'étouffe avec le traversin de ma chambre d'hôtel. Je le piétine, je le découpe en morceaux et je le fourre, avec beaucoup de difficultés, dans le petit frigo. Un prestidigitateur, pas un contorsionniste. J'ai donné un faux nom à la réception, personne ne saura qui est le criminel.

Je ne crois pas qu'elle va venir. Comme si la bonne heure était passée, à défaut du bonheur.

Inquiétude diffuse. Je ne suis pas le personnage du rôle. Fin du désir. Je range mes affaires soigneusement, on ne sait jamais, l'impression qu'il va me falloir quitter rapidement cette chambre, dès les premières lueurs de gyrophare éclaboussant les murs. L'enquête sur la mort du prestidigitateur aura été rondement menée.

Mais pour l'instant tout est blanc pâle. L'univers veille, je veille sur lui, je navigue dans ces étendues somptueuses et désertes. Le rideau flotte au vent, plus aucun mouvement sur le parking, j'attends quelqu'un qui ne viendra pas, je le sais.

Le plus dur sera de pénétrer dans la salle du petit-déjeuner, où nous aurons brutalement à nous raconter nos vies rêvées. Retour à la vie sociale, ceux qui prennent un croissant de plus, ceux qui se bourrent les poches de sucres et de doses de confiture aux cerises.

Je pourrais peut-être sauter le petit-déjeuner. On se posera des questions. Il est encore dans sa chambre, on n'entend rien, il ne serait pas mort tout de même ?

La jeune fille ouvre la porte, elle a frappé plusieurs fois, pas de réponse. Elle entre, elle n'est pas très à l'aise. Plus personne.

“Je me disais bien qu’il avait donné un faux nom”. Elle regarde dans le frigo, les restes du prestidigitateur ont disparu, elle paraît soulagée. Elle ne me voit pas. Je suis pourtant là. J’ai envie de lui parler, la rassurer, lui dire que je ne suis jamais parti sans payer ma nuit, que je ne mets pas mes chaussures au frais et que je n’oublie rien sous le matelas. Elle éteint la lampe de chevet, elle vérifie si la télé marche encore, elle ne compte pas les cintres, elle y passerait la matinée, elle inspecte le lit de la rivière éternelle, l’impossible fleuve sauvage de mon existence. La chambre est impeccable. La jeune fille sourit, contente. J’ai même nettoyé soigneusement le miroir de la salle de bains et il ne reste aucune trace de calcaire sur le carrelage de la cabine de douche.

Quel bonheur de me savoir hors de la communauté des humains, goûtant l’absence de tensions et de conflits dans les relations avec les autres, dans ce tissu social que l’on ne conçoit que froissé ou déchiré. Je suis nu parmi les fantômes. Elle n’est pas venue, évidemment. Elles ne viennent jamais, on les attend, c’est tout. Spectateur.

À quoi bon lutter contre le cours de la vie, l’ascension difficile des pics de célébrité et de reconnaissance puisqu’on finit toujours par la chute, brutale ?

Il existe un monde heureux, paisible et silencieux. Celui des chambres. C’est ici que j’habite, c’est ici que je vis, c’est ici que j’assiste, tranquille, au spectacle de l’univers. La représentation ne se termine jamais, pas de baisser de rideau, pas de salut, je ris et j’applaudis au talent des dieux et des poètes, je suis leur metteur en scène divin.

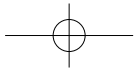
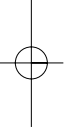
La jeune fille quitte ma chambre. Elle ne saura jamais si j’ai donné mon vrai nom. Elle peut la louer cette nuit, à qui elle voudra. J’observerai les voitures sur le parking, j’attendrai encore, on ne sait jamais. Je ne suis pas pressé, plus pressé. J’habite ici, dans un monde que vous ne pouvez pas soupçonner.

Dehors, les limites de l’horizon assèchent l’imagination. Les murs, les panneaux publicitaires, tout est fait pour réduire notre existence à une courte liste de clichés. Voilà le monde convenu, avec

ses anti-vols de l'imaginaire, à la beauté pétrifiée.

Dans ma chambre d'hôtel, je suis le héros. Maître de mon récit. Je suis le gosse heureux, celui qui n'a pas besoin de jouet électronique, de séductions virtuelles et de stock hallucinant de piles alcalines. Je joue avec un simple bâton en bois, un foulard noué autour du cou.

Je suis l'heureux occupant de ta chambre d'hôtel. Je t'attends. Comme moi, tu ne cherches rien de particulier, tu as simplement choisi de t'enfuir, d'arrêter de tourner en rond.



**YVES NILLY,**  
auteur dramatique et écrivain,  
a publié deux romans au Mercure de France,  
**Journal du Froid** en 2001  
et **Beauté n°7** en 2003.